

Nous sommes ici dans un marais, par endroits profonds de dix pieds, boueux et qui se gonfle considérablement à la suite de pluies.

Et bien, on y a simplement déposé des sables mouvants en un remblai de quinze pieds de hauteur, sur lequel on a posé des traverses et des rails, sans ballast.

Quinze jours auparavant, un train complet de marchandises était tombé au même endroit et un grand câble en acier, qui avait servi au sauvetage, était encore sur place et nous fut utile pour consolider nos wagons. Je me figure que ce câble restera là pour le prochain accident.

Prévoyance inimitable et quelque peu ironique.

Quand à la voie, pour la réparer, on replace du sable et des traverses, on cloue les rails dessus, et, aïe, donc !

* * *



La note gaie est toujours de rigueur, en pareilles circonstances.

J'avais remarqué, la veille, une dame, d'une ampleur invraisemblable, avec une tête d'une dignité majestueuse, et une lenteur de gestes vraiment remarquable.

Son siège était prêt du salon, et elle le remplissait à débord.

Après l'accident, j'écartai le rideau de la porte, pour voir un employé quelconque, et c'est ma voisine, que j'aperçus.

Malheureusement pour moi, elle se présentait du côté pile, dans un vêtement sommaire, se débattant, avec une agilité incroyable, pour sortir de son lit.

Cette image fugitive, mais immense, vint un peu égayer la tristesse de la situation, et je la note ici, pour prouver qu'on peut toujours rire, même en face de la mort.

* * *

Voilà le récit de mon premier accident de chemin de fer.

C'est une fantaisie quelconque, jetée dans les pages de LA REVUE NATIONALE, et elle explique suffisamment les quelques jours de retard apportés à la publication du présent numéro.

J. D. CHARTRAND